

Résistance, reconstruction et autodétermination culturelle des indiens d'Amérique

Yves Sioui Durand

Numéro 122, hiver 2016

Affirmation autochtone

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80432ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sioui Durand, Y. (2016). Résistance, reconstruction et autodétermination culturelle des indiens d'Amérique. *Inter*, (122), 64–72.



RÉSISTANCE, RECONSTRUCTION ET AUTODÉTERMINATION CULTURELLE DES INDIENS D'AMÉRIQUES

► YVES SIOUI DURAND

Ondinnok : 30 ans de théâtre amérindien au Québec

Kwé ! Kwé ! Skennenkowa ! Notre existence contemporaine comme Amérindiens et Inuits se place sous le signe de la résilience ; celle des artistes parmi nous, sous les signes de la résistance, de la sauvegarde et de la reconstruction culturelle.

Nous, les artistes des Premières Nations, nous luttons contre les définitions coloniales des institutions étatiques qui cherchent à nous enfermer dans des catégories « cul-de-sac » ; nous devons constamment lutter et demeurer alertes et fermes devant l'aliénation conceptuelle qui hante le discours politique et parfois religieux des dirigeants autochtones de nos propres communautés ; nous avons à lutter contre notre ignorance entretenue par le mauvais folklore, contre la peur des vraies valeurs non occidentales et non chrétiennes qui ancrent nos véritables cultures dans un fond commun que nous partageons tous au sein des trois Amériques.

Nous avons été occidentalisés et christianisés de force par un stratagème d'assimilation parfois brutal, mis en place avant et après la fondation du Canada par les abuseurs de toutes sortes et l'État, comme révélé par la Commission royale d'enquête sur les peuples autochtones en 1996 et, plus récemment, la Commission de vérité et réconciliation du Canada.

Après quoi ?

Idle No More ! Le temps est venu de sortir du marasme ainsi engendré, de sortir de la confusion et de lever la tête ! C'est la tâche de chacun d'entre nous, de chaque Autochtone et pas uniquement des représentants du mouvement Idle No More ! C'est maintenant à nous de dire : « C'est assez ! » C'est à nous de refuser l'injustice, toute injustice, de confondre les coupables, car il s'agit bien de crimes contre l'humanité, d'ethnocide ; il s'agit de vouloir retrouver et réapprendre ce qui fonde notre véritable culture, de déployer l'énergie pour entreprendre notre reconstruction et, plus encore, d'agir sur la place publique.

Table rase de toutes ces peurs qui nous paralysent et nous poussent au consentement et à la honte ! Les enjeux et les défis qui se dressent devant nous sont gigantesques, titanesques : restaurer notre dignité, refaire les alliances au sein de la diversité culturelle autochtone des trois Amériques et participer au sauvetage de la vie sur terre.

Idéaliste ?

Il faut avoir le courage de notre imaginaire et accepter l'héritage véritable de nos ancêtres d'avant la Conquête ; l'héritage de tous ceux qui ont résisté sous le joug des États falsificateurs de Nouvelle-France, de Nouvelle-Angleterre, de Nouvelle-Hollande, du Mexique, du Pérou, du Brésil et autres ; l'héritage de tout ce qui est devenu le Nouveau-Monde, mais qui n'était que le prolongement d'un ancien monde, basé sur la domestication, l'asservissement de l'homme et le pouvoir autoconféré de domination de toute la création au nom d'un seul Dieu.

Résistance à la folie, au mensonge. Comme nos ancêtres, nos aînés, plusieurs d'entre nous luttent et souffrent pour maintenir intacte l'intégrité culturelle et visionnaire qui nous ancre encore aujourd'hui à nos territoires. Plusieurs maintiennent vivante l'éthique visionnaire qui nous permet de nous guider sans compromis au sein d'un monde basé sur l'exploitation illimitée de toutes les ressources, de toutes les formes de vie.



Aujourd'hui, en 2015, c'est bien 10 % de l'humanité qui possède les richesses équivalentes à 90 % de la grande multitude des êtres humains – de fait, les 85 plus riches du monde possèdent autant que les 3,5 milliards plus pauvres. Ce débalancement systémique dresse un portrait clair de la finalité du capitalisme mondialisé. Érosion massive des espèces vivantes sur les continents et dans les océans, bouleversement climatique irréversible, pollution polymorphe incontrôlée, urbanisation chaotique : « Ce que tu fais à la terre, tu le fais à toi-même », disait le chef Seattle vers 1890.

Imagination ? Intuition ?
Divination visionnaire ? Prophétie ?

Faire des images ! Raconter des histoires ! Danser !
Chanter ! Faire voir ! Dévoiler ce qui est caché !

Nous n'avons pas le choix, nous, les artistes, de nous engager dans un effort de reconstruction et de réappropriation culturelles, surtout après la dévastation organisée mise à nu, la révélation des sévices et des méfaits, voire des crimes perpétrés dans les écoles résidentielles et leurs effets intergénérationnels ; une reconstruction parce qu'il y a bien eu destruction, viol, folklorisation, infantilisation et appauvrissement culturel par le détournement des croyances, l'interdiction des pratiques rituelles par la religion catholique.

> *Porteur des peines du monde*, Festival du théâtre des Amériques, Montréal, 1985. Photos : Yvon Dubé.

Si le mot *théâtre* est européen, la pratique de l'art de représenter, elle, est transculturelle et universelle. Chaque culture humaine a son théâtre, ses formes de représentation, ses arts vivants, et c'est également vrai pour les trois Amériques d'avant la Conquête.

Le théâtre est l'art où l'on *rend présent à nouveau*. Le théâtre pour Ondinnok est un art archaïque lié aux racines du chamanisme. Il est un dialogue avec la cosmologie, avec les animaux, avec les ancêtres. Il y a donc une *demande*, une quête, une interrogation de nos origines, de nos racines, de tout ce qui nous fait être ou ne pas être...

C'est l'art d'éclairer nos tragédies, nos manques, nos dérives, nos mensonges, notre duplicité, notre aliénation, mais aussi notre histoire, nos espoirs, notre vision du monde, nos luttes, mêmes les plus intimes. Sans cette capacité à nous représenter, à nous mettre en scène, nous demeurerions victimes de nos fabulations, de nos errements, et nous vivrions dépossédés d'imaginaire.

Au printemps 2015, Ondinnok, la compagnie fondatrice du théâtre amérindien au Québec, a célébré 30 ans d'accomplissement, mettant ainsi en lumière un parcours de plus de 26 créations qui déclinent notre engagement artistique et social. C'est jeune, 30 ans ; c'est le début de la maturité, direz-vous ! La réalité est qu'Ondinnok est aujourd'hui le plus vieil organisme artistique autochtone de création du Québec. Ondinnok, fondé en 1985, est aussi la troisième des

compagnies fondatrices du théâtre autochtone contemporain du Canada. On peut donc dire sans prétention que cette seule présence, le fait d'avoir tenu le fort, c'est-à-dire d'avoir maintenu le dialogue, d'avoir maintenu une présence sur scène, la présence réelle des Amérindiens, constitue un acte de résistance.

Que s'est-il passé depuis 2010 ?

Du côté de l'agenda politique des chefs autochtones du Québec, la situation tourne en rond, répétant le pareil au même : dissolution de leur pouvoir de négociateur, jalousie, crise interne ; le constat d'échec est flagrant. « Plan Nord, plan mort ! » pouvait-on lire sur les pancartes des manifestants des mouvements sociaux, alors que les chefs autochtones, eux, baignaient dans le consentement aux illusions d'un argent facile qui tomberait des mains des grandes compagnies minières, consentant du même coup à la politique minière inique des gouvernements successifs du Québec qui allaient les déposséder du sol et du sous-sol, donc des territoires ancestraux, et ce, sans compter toutes les emprises d'Hydro-Québec avec à la clé le développement de la rivière Romaine. Confusion politique, jeu des intérêts particuliers ou communautaires, aucune cohérence n'existe, sauf celle de jouer le jeu... des exploités. N'eurent été des mouvements citoyens, du courage des femmes autochtones qui, elles, ont marché de Malotienam à Montréal, des marches de Stanley Volant, de celle des jeunes Cris jusqu'à Ottawa et du mouvement Idle No More – que les chefs ont tenté de récupérer –, rien de significatif ne mériterait mention, sauf la canonisation de Kateri Tekakwitha par le nouveau pape dans une tentative d'adoucir les plaies laissées ouvertes par les pensionnats. Plusieurs Autochtones du pays ont attendu des excuses historiques de sa part, qui ne sont jamais venues.

Si ce n'était de la présence des artistes, des activistes et des femmes autochtones sur toutes les tribunes, sur toutes les scènes (l'apparition d'une littérature, la montée aux barricades des poètes, des musiciens, des comédiens), il n'y aurait pas eu de sympathie pour les Amérindiens et les Inuits. S'il n'y avait pas eu cette dénonciation des conditions de vie dans les communautés éloignées comme à Attawapiskat, des révélations de la Commission de vérité et réconciliation, il n'y aurait pas eu de progrès dans la conscience sociale globale des sociétés canadienne et québécoise.

Il est tout aussi étonnant de constater comment les créations artistiques contemporaines attirent l'attention – ce qui est bien –, mais de même comment elles font vivre grassement une multitude d'institutions et de gens. Étonnant également que les personnalités les plus connues du monde autochtone et les plus célébrées soient Manon Barbeau et Serge Bouchard... Comme quoi la nature a horreur du vide, et que les Québécois – bien sûr, avec les meilleures intentions – aiment bien se précipiter pour prendre la parole en notre nom. L'empreinte ou l'emprunte ? Ce lapsus est révélateur des faits. *Vacuum* de la parole autochtone dans l'espace public. Heureusement, la poésie d'une Joséphine Bacon ou d'une Natasha Kanapé Fontaine de même que la prose de Naomi Fontaine percent les frontières des lieux communs.

Non, je ne suis pas Serge Bouchard ! Je suis juste un de ses remarquables oubliés : un Indien !

Xajoj Tun Rabinal Achi : un théâtre précolombien

En 2010, Ondinnok entreprenait un projet de reconstruction culturelle avec une proposition transculturelle nord-sud sans précédent, amenant sur scène à l'Ex-Centris de Montréal un texte de théâtre précolombien. Gardé vivant depuis la conquête espagnole, le *Xajoj Tun Rabinal Achi*, seul vestige du théâtre de cour des Mayas de la période classique (1600 à 300 av. J.-C.), est toujours en représentation dans les vallées centrales du Guatemala.

Il y eut une première traduction plus ou moins erronée par l'abbé Brasseur de Beaubourg en 1862, mais ce n'est qu'en 1994 que l'anthropologue français Andrée Breton en fit une traduction mot à mot à partir du cahier de Don José León Coloch – malheureusement décédé ce printemps –, dépositaire de génération en génération de l'œuvre. Après plusieurs allers et venues au village de Rabinal, suivis d'une étude exhaustive de toutes les sources et analyses, nous avons convaincu Don José León Coloch et son fils José Manuel de venir jouer avec nous et de nous donner la permission d'une réinterprétation contemporaine du *Xajoj Tun Rabinal Achi*. Cette action d'art était plus que la mise en scène du texte précolombien. De fait, il s'agissait d'une réappropriation du dialogue avec nos ancêtres éloignés, d'un bris des conceptions coloniales qui divisèrent les Amérindiens que nous sommes en groupes culturels isolés derrière des frontières qui n'ont jamais existé pour nous. Jouer ce théâtre en 2010, sur une scène contemporaine en Amérique du Nord, démontait hors de tout doute que les Amérindiens avaient un théâtre avant que les Européens arrivent sur le continent. Cette proposition théâtrale réunissait sur une même scène des interprètes descendant des peuples autochtones des trois Amériques, redéfinissant notre « apparemment transhistorique » : nous sommes une même grande famille, malgré la richesse d'expression de nos diversités culturelle et linguistique, à travers le continent. Nous sommes tous parents.

Le *Xajoj Tun* nous a permis d'affirmer et d'affermir une théâtralité qui échappe aux seuls codes du théâtre occidental. Notre travail est celui de laisser les ancêtres venir à travers le corps de l'acteur, de laisser se faire le théâtre afin de rendre présent à nouveau un monde que nous devons redécouvrir et dont nous avons besoin pour continuer à être ce que nous sommes, c'est-à-dire les Indiens des Amériques.

> *Xajoj Tun Rabinal Achi*,
Excentris, Montréal, 2010.



Mesnak

Acte audacieux de transformation et plaidoyer pour le changement au sein de nos communautés, le film *Mesnak*, tourné aussi en 2010, sortit sur les écrans en 2011. Premier long métrage de fiction écrit et réalisé par un réalisateur amérindien au Québec, accueilli plutôt froidement par la critique québécoise mais non par le public, *Mesnak* a obtenu une reconnaissance importante à l'étranger : Prix du meilleur film et des meilleurs acteurs au 37^e American Indian Film Festival de San Francisco ; du meilleur film et de la meilleure réalisation au SWAI de Santa Fe ; de la meilleure réalisation au Dreamspeaker d'Edmonton. Il a également reçu la cote « quatre étoiles » à ImagiNative à Toronto et a été présenté au MoMA à New York ainsi qu'à l'American Indian Museum du Smithsonian à Washington. Plusieurs éminents chercheurs en Écosse, en Irlande et en Angleterre ont qualifié *Mesnak* d'une des meilleures adaptations contemporaines du drame d'*Hamlet*. Le film a été présenté à ce jour dans plus de 24 festivals à travers le monde, ce qui en fait un des films amérindiens-canadiens les plus vus à ce jour.

Comme scénariste et réalisateur, j'ai osé mettre en scène des thèmes que l'on préfère garder caché : la corrup-

tion, la manipulation, la perte de culture et d'identité liée à l'abandon des territoires et des pratiques traditionnelles, de même que l'inceste. Mais saviez-vous que, dans la mythologie innue de Tshakapesh, l'origine du soleil et de Lune provient d'une histoire d'inceste entre un frère et une sœur ? La film pose la question : est-il encore possible d'aimer dans un monde de mensonges et de trahisons ? Cela prend du courage. Film de fiction, il met en scène l'œuvre universelle d'*Hamlet*. Après avoir vu le récent film *3 histoires d'Indiens* de Robert Morin, je me demande qui a le point de vue le plus désolant entre lui et moi, et si la tragédie qui se poursuit avec la prochaine génération ne mérite pas toute notre attention de cinéaste. Toujours est-il qu'avec *Mesnak*, nous arrivons au cinéma de fiction et que, pour grandir, nous devons avoir une vision critique de nous-mêmes, nous devons être capables de témoigner de nos angoisses et de ce qui nous arrive. Il y a là un devoir envers les prochaines générations.

Wulustek : un théâtre d'avant-garde

En 2011, l'année du lancement du film, nous faisons la reprise au Théâtre Prospero de *Wulustek* écrit par Dave Jenniss, jeune auteur malécite. Encore là, une proposition théâtrale ose mettre en scène la trahison des idéaux par un père qui est aussi le chef de la nation.

Dave Jenniss montre dans son texte comment les intérêts du capitalisme forcent le sacrifice des valeurs fondamentales qui sous-entendent l'identité d'un peuple et comment une génération supposée incarner la lutte détruit les minces espoirs de la génération suivante sous prétexte de pragmatisme. Le père, croyant protéger sa famille, vend le territoire légué par le grand-père, territoire aussi revendiqué par la nation à l'insu de tous : « [L]es gros mangent les petits, si je l'avais pas vendu, ils l'auraient pris ! »

Le spectacle se déroule derrière une clôture, celle de la compagnie qui, ayant obtenu un droit de coupe, exploite le territoire. Elle sépare le public de la famille amérindienne venue camper devant cette barrière pour célébrer la résistance. À la fin, la clôture s'ouvre et, tout d'un coup, le public et les acteurs se retrouvent sur le même pied d'égalité, dans le même espace : le monde des Autochtones est aussi le monde de tous ; il n'y a qu'un seul monde, une seule terre dont la dévastation nous concerne tous.

Le maître de la rosée ou l'imaginaire de l'Ouest autochtone

En 2012, désireux de faire connaître et entendre le théâtre autochtone de l'Ouest canadien, nous avons fait traduire le texte *Governor of the Dew* du metteur en scène cri Floyd Favel, de la communauté de Poundmaker en Saskatchewan, qui serait titré *Le maître de la rosée*. Cette proposition réunissait sur scène la chanteuse innue Kathia Rock, l'homme de théâtre Jean-Frédéric Messier et la metteuse en scène de cette allégorie poétique, présentée au Théâtre Denise-Pelletier, Catherine Joncas. Ce récit mythologique réinterprété se veut une plongée dans l'imaginaire avec évocation et invocation de la mère et de la grand-mère.

Un fils se retrouve seul dans la misérable cabane de sa mère décédée, juste après son enterrement. Les objets qui l'environnent provoquent ses souvenirs, un récit maintes fois raconté prend forme : un vieux castor en larmes frappe à la porte de la *kokom* Josie qui le fait entrer chez elle et lui offre du thé. Le vieux castor raconte alors une des plus surprenantes histoires d'amour entre lui et une jeune femme blanche qui, malheureusement, apportera la maladie qui détruira tout son peuple. Seul survivant, il vit dans la culpabilité d'avoir aimé une étrangère.

Ce texte questionne le métissage, l'histoire et le dépassement de tout intégrisme.

> *Wulustek*, Théâtre Prospero, Montréal, 2011.

> *Le Maître de la rosée*, Théâtre Denise-Pelletier, Montréal, 2012.



Printemps autochtone d'art I

Puis est arrivé 2013. La fin du monde annoncée par tous les charlatans New Age et les Néo-Indiens, selon la fin du cycle des calendriers mayas, ne s'est pas produite. Nous avons donc produit un événement multidisciplinaire, le premier Printemps autochtone d'art, à la maison de la culture Frontenac, à Montréal.

Voilà que, devant la marginalisation grandissante de la présence des artistes autochtones au sein de la métropole, victimes de la massive marchandisation de l'art, de la surdose du spectaculaire, de l'empire des industries culturelles, des grands festivals, victimes aussi d'une offre de spectacles dopée par la mondialisation du divertissement, nous répondons en réalisant un coup de force, juste avant le dépôt du rapport de la Commission de vérité et réconciliation.

Nous tenions à démontrer que, si nous avions une maison des cultures autochtones à Montréal, dont la pertinence comme ambassade culturelle est une évidence – comment se fait-il qu'en 30 ans, la politique autochtone n'y ait pas pensé ? –, le savoir-faire et la qualité des artistes seraient au rendez-vous. Le premier Printemps autochtone d'art proposait plusieurs volets : une exposition d'art contemporain, du théâtre, des conférences performatives, du cinéma, un cabaret poétique ainsi qu'une action de médiation culturelle : « L'événement Printemps autochtone d'art se veut une inversion de l'histoire autant qu'une relecture de celle-ci à travers l'art actuel des Autochtones. Par ce Printemps, Ondinnok cherche à secouer l'amnésie collective en soulignant la présence des artistes amérindiens et inuits qui travaillent et habitent à Montréal, qui y vivent, qui participent à cette société et l'enrichissent². »

Akakonhsa/Fabuleux dédoublements

Le commissariat de l'exposition *Akakonhsa/Fabuleux dédoublements* a été confié à mon frère Guy Sioui Durand qui a entrepris de situer les artistes amérindiens du Québec en arts visuels dans un continuum pancanadien. La thématique rassemblait des œuvres significatives de l'évolution de l'art autochtone en Amérique du Nord et des commandes inédites in situ, interdisciplinaires et internationales. Des créateurs aînés qui ont ouvert les sentiers de l'art se sont joints aux générations d'artistes autochtones qui s'y engagent aujourd'hui. Pendant plus d'un mois, la maison de la culture Frontenac abondait d'œuvres de différentes disciplines : environnement multimédia immersif, vidéo, animation sonore, sculpture, peinture, photographie numérique, installation en suspension... Cette mise en espace a fait entrer en heureuse collision les œuvres de ces artistes : Norval Copper Thunderbird Morrisseau, Domingo Cisneros, Alanis Obomsawin, Virginia Pésémapéo Bordeleau, Diane Robertson, David Garneau, Nadia Myre, Sonia Robertson et Sophie Kurtness, Sylvie Paré et Robert Laliberté, Hannah Claus, Lydia Mestokosho-Paradis, Eruoma Awashish, Mike Patten, Miss Chief Eagle Testickle (Kent Monkman). « L'Autochtone est un être dédoublé. Au Gépèg et en Kanata, comme partout sur la Terre-Mère, son quotidien s'est compliqué. Une double nationalité étrangère se superpose à son héritage ancestral. Il doit parler au moins deux langues. En simultané, il tente de concilier traditions et modernités. Entre ses territoires mémoriaux qui ont pour noms Nionwentsio, Nitassinan, Nikmatut-Mi'kma'ti, les terres de réserves comme communautés où il fut confiné ou dans les villes comme nouvel horizon urbain, constamment les questions de survie, de protection et d'affirmation se posent à lui. L'authenticité identitaire est un constant combat contre la folklorisation ou l'assimilation³. »

L'écorce de nos silences : trois visions, trois nouveaux auteurs

Du côté du théâtre, nous avons porté à la scène le résultat d'un concours d'écriture, trois courtes pièces réunies sous le titre poétique de *L'écorce de nos silences*, selon des textes inédits de Jacynthe Connely, Innue de Mashteuiatsh, de Véronique Hébert, Atikamekw de Wemotaci et de Dave Jenniss, Malécite vivant alors à Gatineau. Jacynthe Connely met en scène la responsabilité de la famille et de toute la communauté devant le problème de la vente et de la consommation de drogues dures aux plus jeunes. Véronique Hébert cherche pour sa part une nouvelle mythologie, hésitant entre la comédie et la grande fresque. Une jeune fille, Antigone autochtone, refuse que sa grand-mère, sa *kokom*, soit enterrée dans le cimetière des chrétiens. Avalée par la terre, elle entreprend un voyage au cœur d'elle-même pour découvrir sa véritable identité et son pouvoir de femme. Dave Jenniss, quant à lui, met en scène un jeune homme qui retourne dans la cabane abandonnée de son grand-père où gît un vieux tambour à la peau déchirée. Images du désordre, des conflits irrésolus et non avoués, son père et son grand-père lui apparaissent sous les traits du loup et de l'ours. L'auteur cherche une voie pour la transmission de sa culture.

Au cinéma, c'était l'occasion de représenter *Mesnak* pour ceux qui ne l'auraient pas vu ou qui désiraient le revoir. Occasion qui a fait en sorte que plusieurs ont changé leur opinion et leur compréhension pour ainsi apprécier la profondeur des enjeux au sein du film.

Je vous répondrai par la bouche de nos poètes !

Pour clore cette programmation exceptionnelle, nous avons produit un cabaret poétique avec les musiciens du groupe de jazz autochtone Kawandak, dirigé par Normand Guilbeault. Le choix de textes que j'ai fait avec le poète complice José Acquelin réunissait des artistes de tous les horizons sur une même scène afin de clamer haut et fort la richesse et la diversité de la parole autochtone. Cette parole dessinait un portrait pluriel et sans fard de notre monde. Colère, fragilité, drame et beauté, les émotions des poètes occupaient la scène de ce cabaret dans une lutte contre la décadence du temps qui nous est imposé.

> *Écorce de nos silences*,
Maison de la culture
Frontenac, Montréal, 2013.



Tu é moi

À l'automne 2013, Ondinnok produisait le premier texte de l'acteur innu Marco Collin, dans le lieu industriel des Ateliers Jean Brillant, sous le titre *Tu é moi*. Dès le départ, une fausse piste : victime d'un enlèvement, un homme dont les yeux sont bandés est ligoté à un calorifère de fonte suspendu par une chaîne du plafond de l'usine. Un second personnage cagoulé fait son apparition. Peu à peu, le dialogue tourne à l'autoconfrontation (tu es moi... ou tuez-moi ?), jouant sur le dédoublement, la déchirure identitaire et la culpabilité, la part blanche et la part indienne du Métis. Dans une mise en scène fantasmée, où l'écho du racisme, des préjugés et de la religion catholique mélangée aux anciennes croyances est projeté, un secret de famille demeuré trop longtemps caché est alors avoué, blessure de l'enfance. Comment survit-on lorsque l'on est séparé en deux ?

Les steppes arctiques se mêleront à nos gorges : mise en scène de la parole innue

À l'automne 2014, à la demande du réseau Accès culture de Montréal qui célébrait les artistes de la Côte-Nord, un spectacle de poésie et de musique est mis en scène, dont le titre, *Les steppes arctiques se mêleront à nos gorges*, est extrait d'un poème de Natasha Kanapé Fontaine.

La proposition retrace l'histoire du développement de la Côte-Nord depuis la construction du barrage de Manic-5 et la conquête des grands espaces que l'on disait vierges à l'époque, avec les résonances de ce moment de l'histoire par les textes de Joséphine Bacon, de Natasha Kanapé Fontaine, de Naomi Fontaine et de Catherine Joncas. Le récit est ponctué de réinterprétations des textes de chanson de Gilles Vigneault : « Mon pays ce n'est pas ton pays, fer et titane » chante l'apologie du développement et « Tous les bouleaux de la rivière Mingan » raconte le suicide de Jack Monoloy, un Innu pour qui il était impossible d'aimer une Blanche. On y trouve également la fameuse chanson de Georges Dor *La Manic*, qui traduit l'ennui des travailleurs isolés sur une terre (celle de Caïn) qui n'est pas la leur. Il s'agit de l'audacieuse relecture d'un mythe moderne, celui du progrès et de la conquête de la nature effaçant les Innus de leur terre sans aucune compensation. Qu'en est-il 55 ans plus tard ?

> *Tu é moi*, Ateliers Jean-Brillant, Montréal, 2013.



Le Printemps autochtone d'art II

Et nous voici arrivés en 2015, au moment où nous célébrons 30 années de création de théâtre amérindien au Québec avec un Printemps autochtone d'art II qui reprend dans son essence la formule du premier Printemps de 2013 : exposition, création théâtrale, médiation culturelle et cabaret. Cette fois-ci, la thématique est celle de la montée de la violence faite aux femmes autochtones et l'exploitation illimitée de la terre.

L'exposition *Oubliées ou disparues : Akonessen, Zitya, Tina, Marie et les autres*

L'exposition a été prise en charge par la commissaire invitée Sylvie Paré, aussi directrice du Jardin des Premières-Nations et artiste créatrice, qui a orienté tout le projet autour d'un échange audacieux entre les femmes artistes et artisanes des communautés et celles des milieux urbains. *Oubliées ou disparues : Akonessen, Zitya, Tina, Marie et les autres* met en résonance dans l'espace de la grande salle d'exposition de la maison de la culture Frontenac l'évocation des femmes autochtones disparues ou oubliées par une série d'installations et d'artefacts, de projections et de rumeurs, d'objets laissés en plan sur des tables, comme ce vêtement tressé de cordes suspendu, voire pendu, ou encore cette croix-totem recouverte de racines de plumes, évoquant la souffrance du monde indien déplumé par le mensonge religieux du christianisme. Des cris déchirent l'anonymat de ces femmes fuyant les prédateurs à travers les vastes étendues de territoires vidés de leur sens premier : ils étaient notre terre !

Une exposition forte et profonde. Une véritable autopsie archéologique par l'art. Sylvie Bernard, Lise Bibeau, Diane Blacksmith, Hannah Claus, Mariette Manigouche, Nadia Myre et Annette Nolett, sept artistes, sept femmes, ont été invitées à créer des œuvres pour des femmes autochtones oubliées ou disparues. Le temps, la relation intime entre celles à qui on rend hommage et la collecte des matériaux confèrent en quelque sorte un pouvoir à l'objet ainsi créé. Il devient habité d'un esprit... comme si ces femmes n'avaient pas cessé d'exister. « Une fois sur la route à la rencontre des artistes, les distances, le manque de signalisation, les semblants de forêt, les terrains vagues, ont envahi ma conscience comme autant de lieux où d'autres femmes également autochtones ont disparu. Il est frappant aussi que, par tous ces lieux d'absence, nous accédions presque par hasard aux réserves, elles-mêmes nulle part », écrit la commissaire Sylvie Paré pour lancer l'exposition.

Soulignons que trois œuvres ont été retenues pour faire partie de la collection de la Ville de Montréal : celles d'Hannah Claus, de Nadia Myre et de Sylvie Paré.

Un monde qui s'achève – Lola

Il y avait longtemps qu'Ondinnok ne s'était pas engagé dans une œuvre monumentale comme ce fut le cas avec *Un monde qui s'achève – Lola*. L'an 1964, au lac Fagnano, en Terre de Feu. L'anthropologue américaine Anne Chapman rencontre Lola Kiepja et Ángela Loij. Lola chante, Angela traduit, Anne enregistre et devient porteuse de cette culture. L'an 2004, au Musée de l'Homme, à Paris. Yves Sioui Durand et Catherine Joncas rencontrent Anne Chapman. Débute alors une quête, celle des origines du temps où le Soleil voulait tuer la Lune. Lola Kiepja était la dernière survivante des Selk'nam, peuple autochtone de la Terre de Feu, exterminé par la colonisation à la fin du XIX^e siècle. Son monde était promis à l'oubli quand une femme, Anne Chapman, s'y intéressa. Cinquante ans plus tard, onze danseurs et acteurs de partout à travers l'Amérique donneront vie à l'imaginaire mythologique de ces ancêtres de l'extrême Sud.

Cette création met en scène les thèses racistes européennes du XIX^e siècle, celles de la supériorité raciale et culturelle qui constituent la justification des états coloniaux. Il est question de cette permission que l'on s'accorde d'exploiter toutes les ressources de la terre, d'exploiter aussi d'autres hommes, car ils ne sont que des êtres inférieurs, qui n'ont pas su arriver au seuil de la véritable civilisation, et surtout les femmes dont la fonction de reproductrices les place du côté de la nature, donc des animaux. La violence faite à la nature comme matrice de la vie est comparable au viol des femmes de couleur dont l'exotisme excite l'érotisme de la modernité naissante. Le haut de l'échelle de l'évolution est alors dominé par les hommes blancs, européens et occidentaux, leurs conceptions s'étant perpétuées jusqu'à aujourd'hui, au sein des institutions coloniales des Amériques et donc, bien sûr, du Canada dans les diverses discriminations institutionnelles depuis la Loi sur les Indiens : « Inscrite dans la tradition du théâtre mythologique d'Ondinnok, cette création plonge au cœur de la nature brutale et grandiose de la Patagonie. Le dernier lieu où l'homme européen a pris possession de la terre, des animaux et des femmes au nom de l'avancement et du progrès. À travers le chant, la danse et, surtout, les masques, *Un monde qui s'achève – Lola* rend hommage à ces survivantes et à toutes ces femmes victimes de viols, de meurtres, de disparitions, ces Lola, ces Angela, ces Anne de toutes les Amériques¹. »



> *Un Monde qui s'achève-Lola*, dans le cadre du Printemps autochtone d'art II, Montréal, 2015.



Ces thèses qui manipulent en leur temps la théorie de l'évolution de Darwin président à la modernité et conduisent l'Europe vers le nazisme et les camps d'extermination. En 1889, au moment où, en France, l'on célèbre le centième anniversaire de la Révolution française (Liberté, égalité et fraternité), on présente dans des cages les Indiens selk'nam capturés dans le zoo humain de l'exposition coloniale de Vincennes, trahissant ainsi ces mêmes idéaux. À la même époque, Debussy écrit le ballet *Prélude à l'après-midi d'un faune*, dansé alors par le fameux Nijinski, et on assiste à la création du *Sacre du printemps* de Stravinski, qui ancre l'Europe dans la modernité naissante en évoquant le sacrifice d'une jeune vierge par un peuple primitif.

Ondinnok, avec cette production, s'approprie des extraits pour les refondre dans son langage théâtral afin de faire ressentir qu'aujourd'hui, c'est nous, les Amérindiens, qui parlons de nous ! Nous maîtrisons notre histoire en démontrant que les Selk'nam de la Terre de Feu, avant la venue même des Européens, avaient un théâtre dansé, qu'ils avaient déjà inventé l'abstraction (avec leur vision cosmogonique et leurs personnages mythologiques de la grande cérémonie du Hain) et que celle-ci n'était absolument pas l'apanage de la modernité : « À l'échelle cosmique, rien ne se perd, ce qui meurt se transforme, l'énergie de l'univers demeure la même, égale. Il me semble voir un immense cycle où les esprits disparus reviennent. Ma grand-mère selk'nam, Lola ! Anne ! Grand-mères adoptives et adoptées, vos voix se sont rendues jusqu'à nous pour nous raconter ce que vous avez été dans la joie et la douleur, vous faites partie de nous ! Nous allons vous faire revivre par pur amour. Ce monde qui s'achève fut le vôtre, il s'élève pour nous comme un chant d'émerveillement⁵. »

Le texte d'*Un monde qui s'achève* – Lola nous invite au procès de l'inhumanité en chacun de nous. Il alimente aussi l'espoir que notre conscience a plus d'outils aujourd'hui qu'il y a deux siècles pour lutter contre la bêtise et l'atrocité. Il plaide contre le féminicide, celui des femmes autochtones du Canada, bien sûr, mais aussi celui des femmes du Sud. Avec cette création, le théâtre mythologique d'Ondinnok ramène à la vie ses ancêtres selk'nam par les personnages de Lola Kieja, d'Ángela Loij, de Shoort, en les invoquant et en les évoquant avec leurs souffrances et le récit d'une biographie qu'ils ont bien voulu nous livrer au-delà du peu qui a été écrit sur eux.

Ils furent les victimes de la violence des grands éleveurs de moutons comme l'Espagnol José Menéndez, victimes des chercheurs d'or, victimes des maladies, victimes des safaris humains organisés par les exterminateurs comme le monstre Julius Popper, victime des viols, victimes de la séparation des familles, victimes de la déportation, victimes des missionnaires salésiens, puis abandonnés et laissés dans l'oubli jusqu'à ce qu'Anne Chapman rencontre Lola et hérite de leur histoire, de leur humanité, de leur mythologie. Ondinnok reprend ici le flambeau de *Xajoj Tun* et se fait le passeur, par un théâtre de masques, de la présence de ses ancêtres lointains, méconnus, eux qui pourtant ont traversé les trois Amériques et ont vécu dans ce lieu extrême, là où naît la Terre.

L'ultime entrevue accordée par Anne Chapman au journaliste argentin Alexandre de Nuñez, faisant suite à la publication de son livre *Quand le Soleil voulait tuer la Lune* en 2008, a servi de repère pour faire revivre devant nous les vestiges du peuple selk'nam lors de la grande cérémonie du Hain, où les êtres mythologiques mettent au monde un bébé magique pour apaiser Xalpen, la Lune cannibale, et peut-être aussi pour lutter contre le désespoir de leur disparition prochaine car, en 1966, au moment où Anne rencontre Lola, il ne restait plus que treize survivants plus ou moins métissés.

Cinéma : *Ruse ou traité ?*

Lors de ce second Printemps autochtone d'art, nous avons invité la doyenne de la résistance culturelle autochtone du Québec, la cinéaste Alanis Obomsawin, aujourd'hui âgée de 82 ans, à venir présenter son dernier documentaire, qui nous entraîne dans les filières du Traité numéro 9 du Nord de l'Ontario et du Manitoba. Le film déroule les arcanes d'une trahison historique où les signataires illettrés des nations qui habitaient toujours des territoires isolés de la civilisation (l'Amazonie du Nord) ont été entièrement bernés sur les véritables termes du traité, impliquant la concession du titre aborigène et du droit foncier.

C'est un document choc, un document engagé qui se porte à la défense des nôtres contre ce qui a permis au Canada de s'étendre vers le nord en expropriant les Anishinabeg de leur territoire et en les confinant à la pauvreté dans le système des réserves. La rencontre avec le public a été des plus émouvantes.

Le projet « Rhizome »

Fruit de la médiation culturelle tenue depuis septembre 2014 entre Ondinnok et La Marie Debout, un centre de femmes situé dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, le projet touche à la part autochtone présente en chacun de nous, tel un rhizome enfoui et invisible à la surface. Sous la direction de Catherine Joncas et d'Amélie Girard, une série d'ateliers avec trois femmes artistes, la poète innue Joséphine Bacon, la chorégraphe mexicaine Leticia Vera et l'artiste multidisciplinaire Moe Clark, a mené les participantes à la rencontre d'elles-mêmes et de cette *autre*, cette femme amérindienne, avec qui les liens du passé ont déjà été très forts. Une représentation sur scène suivie d'une rencontre avec le public a eu lieu sur la grande scène de la maison de la culture Frontenac. Aujourd'hui encore, le projet se poursuit avec la mise en forme des traces laissées par l'expérience de cette rencontre transculturelle.



Cabaret, 30 ans d'accomplissement : une célébration poétique

Enfin, le soir du 9 mai 2015 a eu lieu le magnifique cabaret qui réunissait sur la même scène plus de 22 artistes, acteurs, chanteurs, danseurs, conteurs et musiciens pour célébrer les 30 années d'accomplissement d'Ondinnok. Tant d'années d'existence, voire de survie, pour une compagnie de théâtre amérindien représentent un apport considérable à la société québécoise et un effort sans précédent de dialogue culturel avec un large public. Nous nous sommes

> *Cabaret : 30 ans d'accomplissement*, Maison de la culture Frontenac, Montréal, 2015.

aperçus que notre aventure artistique depuis la création du *Porteur des peines du monde* en 1985 au FTA nous avait fait traverser, comme nos ancêtres, les trois Amériques, du mythe inuit d'*Ukuamak* à la cérémonie théâtrale du Hain des Selk'nam de la Terre de Feu.

Avec quels yeux doit-on voir l'avenir ?

Comme on peut le voir, au cours des cinq dernières années, Ondinnok a assumé une vitalité de créations et de présences qui énoncent un imaginaire très engagé tant sur le plan du langage théâtral que sur le plan du devenir de l'humanité. Il a brandi les racines, reconstruit l'appareil culturel avec *Xajoj Tun Rabinal Achi* et ravivé la mythologie comme assise de l'identité en 2010 ; lancé un cri d'alarme devant la perte culturelle et dévoilé la corruption avec le film *Mesnak* et la pièce *Wulustek* en 2011 ; fait découvrir une vision théâtrale de l'Ouest canadien avec *Le maître de la rosée* de Floyd Favel en 2012 ; puis il a fait vivre les deux Printemps autochtones d'art en 2013 et 2015, les créations théâtrales *L'écorce de nos silences* et *Tu é moi* ainsi que le spectacle de poésie *Les steppes arctiques se mêleront à nos gorges* en 2014 et la pièce *Un monde qui s'achève – Lola* en 2015. Oui, on peut dire qu'il s'agit bien de résistance et de reconstruction culturelles.

Le théâtre amérindien d'Ondinnok offre une relecture pan-indigène qui dénonce la vision coloniale de l'histoire amérindienne : il ose une critique des travers contemporains et des dérives politiques qui sont malheureusement aussi les nôtres ; il lutte contre l'ignorance et l'injustice, la méinterprétation des traditions ; il propose une quête du sens, des racines ; il entreprend de dénoncer l'appropriation, le détournement ou la falsification identitaire. Le théâtre d'Ondinnok travaille à reconquérir un imaginaire qui échappe à l'esclavage d'un monde sans esprits, sans *manitow*, momifié dans le mensonge monothéisme du catholicisme qui n'a su en toute finalité que violer les esprits et les corps, œuvrant à la destruction de nos cultures.

« *Ononharo'wha* », disaient les anciens Wendat, Thaon-thaenrarho'non et Arendarho'non, aux Jésuites : « Vous voulez nous renverser la cervelle et renverser le pays ! » Eh oui, ils ont tout essayé !

Encore aujourd'hui, il nous faudra lutter, car il y a tant à faire, surtout redonner aux plus jeunes une vision juste et digne de qui étaient leurs ancêtres avec leur éthique, eux qui vivaient autonomes et respectueux de l'immensité d'un lieu sans frontières. Ils habitaient un silence empli d'une profusion de voix qu'il nous faut redécouvrir.

Il faudra lutter pour maintenir l'art au sein de la culture : le théâtre, la danse, la prise de parole, l'écriture, le cinéma, car chacun d'eux est le territoire où doit se manifester un imaginaire libéré du fardeau de la conversion, de l'acculturation forcée. C'est ce territoire mythologique rapatrié, reconquis, qui légitime notre autodétermination culturelle. C'est vital, car notre avenir dépend non de l'argent, mais de notre propre capacité à nous imaginer autrement, à résister au nivellement de la consommation et aux envahissants mode de vie et mentalité des banlieues.

Il nous faudra lutter pour redéfinir notre différence, cette vision du monde qui nous distingue entre tous : « Ce que tu fais à la terre, tu le fais à toi-même ! » Nous devons prendre l'héritage de nos anciens, ces grands résistants : tout ce qui est autour de nous est vivant et nous nommes Innus, Anishinabeg, Onkwehonwe, humains. Nous baignons dedans chaque jour, amenés par Karakwa le Soleil ; nous vivons du vivant avec la responsabilité d'en maintenir l'équilibre !

La première pierre, le premier *mushum*, grand-père, qui entre dans le *metechan*, la tente à suer, s'appelle respect. Sans cette première pierre, rien n'est possible.

Nous devons marcher ! Nous remettre en marche ! Voilà ce qu'il faut faire pour reconstruire nos peuples, car marcher, porter, est l'essence même de notre identité. Le portageur est l'icône du réel qui appartient à l'alphabet mythologique : comme le Soleil qui porte le monde, l'Indien porte sur son dos sa tente, son canot, libre d'aller où bon lui semble puisqu'il est partout chez lui ! Il faut retrouver, à l'exemple des anciens, le sentier de l'autonomie. Les marches de protestation et de revendication comme celles de Stanley Volant, des femmes innues et des jeunes Cris sont toujours des marches de reconquête spirituelle car, sous leurs pas, sous nos pas, c'est bien le territoire qui nous parle à nouveau, cette Amérique qui est notre terre !

L'art contemporain des artistes autochtones perpétue les visions qui maintiennent conscience et espoir. Il redéfinit un enracinement aux valeurs non occidentales qui fondent nos cultures et projettent un imaginaire garantissant une adaptabilité au sein du monde global en accélération. Il est porteur d'une transcendance qui n'appartient qu'aux Premiers Peuples : l'intégrité et la dignité d'être humains parmi tous les êtres vivants parce que « l'esprit le grand », celui-là n'appartient à personne ; il nous traverse seulement. Il ne suffit pas d'y croire, il faut le vivre et accepter de le transmettre. *Niawé ! Ona !* ◀

Photos : Martine Doyon, sauf indication contraire.

Notes

- 1 Réplique de *Wulustek*, dans Dave Jenniss, *Wulustek*, Dramaturges Éditeurs, 2011, 75 p.
- 2 Guy Sioui Durand, *Printemps autochtone d'art I*, Programme de l'événement, Ondinnok, 2013.
- 3 *Ibid.*
- 4 Yves Sioui Durand, *Un monde qui s'achève – Lola*, Programme de la pièce de théâtre, *Printemps autochtone d'art II*, Ondinnok, 2015.
- 5 *Ibid.*

Yves Sioui Durand est acteur, auteur, metteur en scène et réalisateur. En 1985, il fonde Ondinnok, la première compagnie de théâtre amérindien francophone du Québec. Depuis 30 ans, il poursuit une démarche théâtrale unique en se réappropriant la spiritualité amérindienne comme territoire imaginaire. La puissance de ses mises en scène déroule un cortège, une floraison d'allégories mythologiques. L'artiste est un « passeur » interculturel contemporain des plus importants. Yves Sioui Durand a écrit plus de 14 dramatiques pour la radio de Radio-Canada et plus de 23 créations originales au théâtre, dont *Le porteur des peines du monde*, 1985 (FTA), *La conquête de Mexico*, 1991, *Iwouskéa et Tawiskaron*, 1999, *Kmükamch, l'Asierindien*, 2002, *Hamlet, le Malécite*, 2004, *Xajoj Tun Rabinal Achi*, 2010 et *Un monde qui s'achève – Lola*, 2015. Ses œuvres ont été présentées dans des festivals au Canada, en France, en Angleterre, en Italie, au Mexique et au Guatemala. En 2010-2011, il se tourne vers le cinéma et réalise *Mesnak*, le premier long métrage de fiction amérindienne du Québec, qui poursuit depuis sa carrière dans plus de 27 festivals à travers le monde.